

Michel Baglin

Michel Baglin a vu le jour en 1950, à Nogent sur Marne, pas bien loin des guinguettes et il habite aujourd'hui Toulouse, en bord de Garonne. On en déduit qu'il aime l'eau, ce qui ne l'empêche nullement de goûter le vin ! Devenu journaliste pour presque 35 ans (une couverture pour masquer des activités poétiques répréhensibles), il a commis quelque 30 méfaits (restés impunis jusqu'à ce jour) sous forme de romans, recueils de nouvelles et de poèmes, essais, etc.

Ses activités suspectes l'ont aussi conduit à fonder une revue, *Texture*, devenue un site de critiques, *revue-Texture.fr*. Il fréquente divers cercles de gens peu recommandables, genre jurys de prix littéraires (Max-Pol Fouchet, Prométhée, Mallarmé, etc.), équipes d'animation (Festival de Sète). On peut le croiser, caché derrière sa barbe, en divers salons et diverses villes de France, mais il ne semble pas que ce déploiement d'activités lui ait permis de faire fortune.



Derniers ouvrages:

- Eaux troubles**, nouvelles (*Pétra éd.*) 2016
- Entre les lignes**, récit (*La Table ronde* 2002. Réédition *le Bruit des autres.*) 2015
- Dieu se moque des lèche-bottes**, Farce théâtrale (*le Bruit des autres éd.*) 2014
- Un présent qui s'absente**, poésie (*Éditions Bruno Doucey*) 2013
- La part du Diable**, nouvelles (*le Bruit des autres éd.*) 2013
- De chair et de mots**, poésie (*le Castor Astral éd.*) 2012
- La Balade de l'Escargot**, roman (*Pascal Galodé éd.*) 2009
- Chemins d'encre**, récits & carnets (*Rhubarbe*) 2009
- Les Chants du regard**, Poèmes sur 40 photographies de Jean Dieuzaide (*éd. Privat*) 2006
- L'Alcool des vents**, poésie (*Cherche-Midi*) 2004. Réédition par *Rhubarbe éd.* en 2010.
- Un sang d'encre**, roman (*N&B*) 2001
- La Perte du réel, des écrans entre le monde et nous**, essai (*N&B*) 1998
- L'Obscur Vertige des vivants**, poésie (*Le Dé bleu*) 1994

A paraître :

Lettres d'un athée à un ami croyant (*Editions Henry / Ecrits du Nord*) Février 2017

Site (revue de critique en ligne *Texture*) : <http://revue-texture.fr/>

Poèmes

Frères de Terre

Je n'ai pas de frères de race,
j'ai des frères de condition,
des frères de fortune et d'infortune,
de même fragilité, de même trouble
et pareillement promis à la poussière
et pareillement entêtés à servir
si possible à quelque chose,
à quelqu'un, même d'inconnu,
à quelque frère de même portée,
de même siècle, ou d'avenir....

Je n'ai pas de frères de race,
ni de religion, ni de communauté,
pas de frères de couleur,
pas de frères de guerre ou de combat,
je n'ai que des frères de Terre
secoués dans la galère
des espoirs et désespoirs
des mortels embarqués,
des frères de rêves partagés
et de peurs trop communes.

Je n'ai pas de frères de race,

j'ai des frères de condition,
bien différents et très semblables,
d'ailleurs terriblement interchangeable
dans l'égoïsme
ou dans la compassion...

Des frères tout pétris de l'envie
de partager leur solitude avec le
pain
et parfois le bonheur insigne
d'apprendre ensemble à dire non...

Je n'ai pas de frères de race,
mais des frères dans le refus
de n'être qu'un passant,
des frères par l'art et par le chant,
et l'énergie déployée chaque jour
à tenir tête au néant.
Des frères à travers les âges,
la géographie et les frontières,
- et qui sait même, au-delà de l'espèce,
peut-être un frère en tout vivant...

« Un présent qui s'absente ». Ed. Bruno Doucey

Chez Doisneau

Il y a des robes qui tournoient dans les
bals,
des becs de gaz, des terrains vagues,
des péniches sous les ponts et des
manèges sous la pluie,
et puis les boues d'Aubervilliers où des
gosses barbouillés
conquièrent le Far West à l'énergie.
Il y a de la craie sur l'asphalte et les
murs qui s'effritent,
des escaliers au bout des rues,
des balayeurs qui tiennent le crachoir
aux hirondelles
et des concierges avec leur chien pour
regarder passer
les écoliers qui marchent sur les mains.
Il y a des tatoués modestes et de vieilles
gens
aux sourires édentés derrière les
façades défraîchies,
avec sur le trottoir en bas des motos
qu'on répare
et que lorgnent des mômes crevant
d'envie.
Il y a des places vides et des bancs de
bois
qui invitent les amoureux à se serrer un
peu,

des caniveaux pour faire flotter les
bateaux
et des boutiques avec au fronton
des noms de métiers qui n'existent plus.
Il y a des marchands de marrons et de
quatre saisons,
des quais et des terrasses où l'on
s'embrasse,
des chapeaux qu'on retient d'une main
dans le vent froid des hivers d'après
guerre.
Il y a tout un inventaire en noir et blanc
et Prévert aux Abbesses, la clope au
bec,
les toits et les fumées et le pavé qu'on a
perdu,
et le livreur de sciure,
et la craie qui s'efface sur les murs.
Il y a le petit bonheur de pouvoir saisir
des riens,
de donner un peu de lustre au quotidien
et de boire le sirop de la rue avec le rire
des comptoirs,
au chaud au fond de ces cafés du « bon
coin »
qui sont à la proue des immeubles
d'angle,
comme de la merveille d'exister
et du chagrin qui passe.